

XXX.

A cette vue, le peuple étonné et ému s'attendrit lui-même. L'amour qu'un homme du peuple, un blessé, un prolétaire inondé de sang, un indigent portant sur ses membres nus tous les stigmates, tous les haillons, toutes les misères du prolétariat, témoignait à Lamartine, était aux yeux de la foule un gage visible et irrécusable de la confiance qu'elle pouvait prendre elle-même dans les intentions de ce modérateur inconnu, de la foi qu'elle devait avoir dans les paroles de l'organe du gouvernement. Lamartine, apercevant cette impression et cette hésitation dans les regards et dans les mouvements de la multitude, en profita pour porter les derniers coups au cœur mobile de ce peuple ému. Un long tumulte bruissait à ses pieds entre ceux qui voulaient l'écouter, et ceux qui s'obstinaient à ne rien entendre. toujours assisté du mendiant qui d'une main étanchait le sang de sa blessure au visage et de l'autre main faisait le signe du silence imposé au peuple.

« Eh quoi! citoyens, leur dit-il, si on vous
« avait dit il y a trois jours que vous auriez ren-
« versé le trône, détruit l'oligarchie, obtenu le suf-
« frage universel au nom du titre d'homme, con-
« quis tous les droits du citoyen, fondé enfin la

« république! cette république, le rêve lointain de
« ceux même qui sentaient son nom caché dans les
« derniers replis de leur conscience comme un
« crime! Et quelle république? Non plus une répu-
« blique comme celle de la Grèce ou de Rome,
« renfermant des aristocrates et des plébéiens, des
« maîtres et des esclaves! Non pas une république
« comme les républiques aristocratiques des temps
« modernes, renfermant des citoyens et des prolé-
« taires, des grands et des petits devant la loi, un
« peuple et un patriciat; mais une république éga-
« litaire où il n'y a plus ni aristocratie, ni oligar-
« chie, ni grands, ni petits, ni patriciens, ni plébéiens,
« ni maîtres, ni ilotes devant la loi; où il n'y a
« qu'un seul peuple composé de l'universalité des
« citoyens, et où le droit et le pouvoir public ne se
« composent que du droit et du vote de chaque
« individu dont la nation est formée, venant se
« résumer en un seul pouvoir collectif appelé le
« gouvernement de la république et retournant en
« lois, en institutions populaires, en bienfaits à ce
« peuple d'où il est émané.

« Si l'on vous avait dit tout cela il y a trois jours
« vous auriez refusé de le croire! Trois jours?
« auriez-vous dit, il faut trois siècles pour accom-
« plir une œuvre pareille au profit de l'humanité.
(Acclamations.)

« Eh bien! ce que vous avez déclaré impossible

« est accompli ! Voilà notre œuvre, au milieu de ce
 « tumulte, de ces armes, de ces cadavres de vos
 « martyrs, et vous murmurez contre Dieu et contre
 « nous ? »

— « Non, non, s'écrièrent plusieurs voix.

— « Ah ! vous seriez indignés de ces efforts,
 « reprend Lamartine, si vous ne saviez pas les
 « contempler et les reconnaître.

« Que vous demandons-nous pour achever notre
 « œuvre ? sont-ce des années ? non ; des mois ?
 « non ; des semaines ? non ; des jours seulement !
 « encore deux ou trois jours et votre victoire sera
 « écrite, acceptée, assurée, organisée de manière à
 « ce qu'aucune tyrannie, excepté la tyrannie de vos
 « propres impatiences ne puisse l'arracher de vos
 « mains ! et vous nous refuseriez ces jours, ces heures,
 « ce calme, ces minutes ! et vous étoufferiez la ré-
 « publique née de votre sang dans son berceau !

— « Non, non, non, s'écrièrent de nouveau
 « cent voix. confiance, confiance ! Allons rassurer
 « et éclairer nos frères ! Vive le gouvernement pro-
 « visoire ! vive la république ! vive Lamartine !

« Citoyens, poursuit-il de nouveau, je vous ai
 « parlé en citoyen tout à l'heure, eh bien ! mainte-
 « nant écoutez en moi votre ministre des affaires
 « étrangères. Si vous m'enlevez le drapeau trico-
 « lore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de
 « la force extérieure de la France ! car l'Europe ne

« connaît que le drapeau de ses défaites et de nos
 « victoires, — c'est le drapeau de la République et
 « de l'Empire. En voyant le drapeau rouge, elle
 « ne croira voir que le drapeau d'un parti ! — C'est
 « le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos
 « armées victorieuses, c'est le drapeau de nos
 « triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La
 « France et le drapeau tricolore, c'est une même
 « pensée, un même prestige, une même terreur, au
 « besoin, pour nos ennemis.

« O peuple souffrant et patient dans sa misère !
 « reprit-il, peuple qui viens de montrer par l'ac-
 « tion de ce brave et indigent prolétaire (en
 « embrassant le mendiant du bras droit) ce qu'il
 « y a de désintéressement de tes propres bles-
 « sures, de magnanimité et de raison dans ton
 « âme ! Ah ! oui, embrassons-nous, aimons-nous,
 « fraternisons comme une seule famille de condition
 « à condition, de classe à classe, d'opulence à in-
 « digence. bien ingrat serait un gouvernement que
 « vous fondez qui oublierait que c'est aux plus
 « malheureux qu'il doit sa première sollicitude !
 « Quant à moi, je ne l'oublierai jamais. j'aime
 « l'ordre. j'y dévoue comme vous voyez ma vie.
 « j'exècre l'anarchie, parce qu'elle est le démem-
 « brement de la société civilisée. J'abhorre la déma-
 « gogie, parce qu'elle est la honte du peuple et le
 « scandale de la liberté. Mais quoique né dans une

« région sociale plus favorisée, plus heureuse que
 « vous, mes amis ! que dis-je, précisément peut-être
 « parce que j'y suis né, parce que j'ai moins tra-
 « vaillé, moins souffert que vous, parce qu'il m'est
 « resté plus de loisir et de réflexion pour contem-
 « pler vos détresses et pour y compatir de plus loin !
 « J'ai toujours aspiré à un gouvernement plus fra-
 « ternel, plus pénétré dans ses lois de cette charité
 « qui nous associe en ce moment, dans ces entre-
 « tiens, dans ces larmes, dans ces embrassements
 « d'amour dont vous me donnez de tels témoignages
 « et dont je me sens inondé par vous.

XXXI.

Au moment où Lamartine allait continuer et ouvrir ses bras pour y appeler les groupes les plus rapprochés de lui, il s'arrêta tout à coup, la parole suspendue sur les lèvres, le geste pétrifié, le regard fixe et comme attaché sur un objet invisible au reste de la multitude.

C'est qu'en effet il voyait confusément depuis quelques minutes à travers cette espèce de nuage que l'improvisation jette sur les yeux de l'orateur, s'avancer vers lui une figure fantastique dont il ne pouvait se rendre compte à lui-même et qu'il prenait pour un jeu d'optique ou pour un vertige d'imagination.

C'était un buste de jeune homme, vêtu de bleu, dominant un peu la foule et s'approchant de lui sans marcher, comme ces fantômes qui glissent sur le sol, sans aucun balancement de pas. plus la figure s'avancait ainsi, plus le regard de Lamartine s'étonnait, et plus sa parole semblait hésiter sur ses lèvres. A la fin il reconnut dans ce buste le visage de Louis Blanc. Ce visage était coloré, mais les yeux ouverts étaient immobiles comme dans un évanouissement passager. C'était, en effet, Louis Blanc, que l'épuisement et la chaleur avaient fait apparemment évanouir dans l'étage inférieur, et qu'un groupe de ses amis apportait silencieusement et lentement à travers la masse du peuple attentif. Au même moment, le blessé qui avait embrassé et sauvé Lamartine, tomba épuisé et entraîna en tombant la chaise. Lamartine fut soutenu par les mains de quelques hommes du peuple. Louis Blanc reprit ses sens à l'air des fenêtres. Ce tumulte interrompit le discours, mais n'en détruisit pas l'effet.

XXXII.

Malgré cette diversion, le peuple sensible aux reproches sur son impatience, et enlevé comme la première fois par le fanatisme de sa propre gloire répudiée par lui avec son drapeau, s'impressionna surtout par cette espèce de confiance qu'un mi-

nistre des affaires étrangères lui faisait à haute voix dans l'intérêt de cette patrie que le peuple adore. il se retourna pour ainsi dire contre lui-même. il se précipita en écartant les fusils et en abaissant les sabres de ceux qui étaient plus près, pour embrasser les genoux et toucher les mains de l'orateur. Des larmes roulaient dans tous les yeux. le mendiant en versait lui-même, ces larmes se mêlaient sur sa joue à son noble sang.

Cet homme avait sauvé le drapeau tricolore et sauvé la république d'un 93 plus que la voix de Lamartine et la fermeté du gouvernement. Après son triomphe il se perdit confondu dans la foule qui redescendit pour la dernière fois sur la place. Lamartine ne connut pas même son nom et ne le revit jamais depuis. il lui doit la vie et la France lui doit son drapeau.

XXXIII.

Cependant une foule de bons citoyens étaient instruits par la rumeur publique des tumultes qui assiégeaient depuis dix-huit heures le gouvernement. on répandait que le drapeau rouge était arboré; que le gouvernement était renversé et prisonnier dans les mains des terroristes; que Lamartine avait été blessé d'un coup de feu; qu'on avait vu par une fenêtre son visage et ses mains ensanglantées; on ignorait que c'était du sang du géné-

reux prolétaire. La consternation régnait dans les quartiers éloignés, la confusion dans les plus rapprochés.

Mais les plus courageux venaient d'eux-mêmes, sans autre appel que leur propre patriotisme. ils se mêlaient aux masses qui occupaient la place de Grève. ils y combattaient de proche en proche par l'attitude et par la parole les desseins des factieux. ils adressaient des reproches sévères ou fraternels aux groupes les plus obstinés à conserver le drapeau de la terreur. C'est à ce moment que les cris de Vive la République partis des escaliers, des fenêtres et des cours, et le reflux de la dernière irruption sortant avec le drapeau tricolore relevé, de la grande porte, vint rendre courage aux défenseurs de la pureté de la république et jeter la fluctuation et le désordre dans les rangs disjoints de la sédition.

La place entière s'ébranla par un mouvement confus de retraite aux cris de : Vive la république! vive le gouvernement provisoire! vive Lamartine! mêlés à quelques murmures étouffés de colère et de déception. On vit des bandes désordonnées se retirer en abaissant le drapeau rouge par toutes les embouchures des rues qui aboutissent à la Bastille, ou qui mènent par les quais au faubourg Saint-Marceau et à Bercy. Un chant à cent mille voix s'éleva comme un hymne au drapeau tricolore du sein du peuple resté sur la place. c'était

la Marseillaise. Bientôt la place elle-même se vida presque tout entière. Il ne resta près des grilles que deux ou trois cents gardes nationaux en uniforme, et quelques braves citoyens cachant des armes sous leurs habits, prêts à se dévouer à la cause du gouvernement et de la patrie.

XXXIV.

Cependant tout n'était pas fini. Les bandes rouges en se retirant avaient fait entendre des menaces, et avaient fait des gestes avec leurs armes qui annonçaient pour le lendemain un retour en force de la sédition.

Tandis que Lamartine luttait et triomphait ainsi à l'extérieur face à face avec le peuple, ses collègues dont il était séparé par la foule soutenaient avec la même résolution les sommations et les assauts des partisans des mesures violentes et les confondaient par l'énergie de leur résistance et par la prompte réorganisation de toutes choses.

Garnier-Pagès, maire de Paris, rétablissait l'ordre et la hiérarchie dans l'Hôtel de Ville, révoquait, confirmait, nommait, rappelait les maires des divers quartiers de Paris. Ledru Rollin réinstallait l'immense ministère de l'intérieur qui lui était dévolu; il s'entendait avec Caussidière pour reformer une police sommaire si nécessaire à une capitale

sans gouvernement et pleine d'éléments de désordre et de crimes. Subervie retrouvait le feu et la vigueur de sa jeunesse républicaine pour empêcher le débandement de notre brave armée. Elle était un moment écartée de Paris, mais sa dislocation et son indiscipline auraient pu désarmer la patrie pendant que la révolution l'agitait. Nuit et jour debout, en uniforme, à cheval, au bureau ou au conseil, ce vieillard faisait oublier ses années aux soldats comme il les oubliait lui-même. Plein des souvenirs de la première république, qui ne s'étaient jamais assoupis en lui, Subervie ne trouvait rien d'impossible pour ressusciter ces grands jours de notre patriotisme armé, dont il avait gardé l'enthousiasme.

On se servit du prétexte de ses années pour l'écartier quelques semaines plus tard du ministère. On se trompa. On ne vit que la date de sa naissance. On ne vit ni son ardeur, ni son activité, ni sa fermeté antique. Subervie était digne de continuer Carnot.

Arago séquestrait sa pensée dans la préservation de l'arme savante qu'on lui avait confiée, la marine. il luttait, inflexible, contre toute désorganisation du mécanisme des gouvernements. Goudchaux appelé au premier moment aux finances, sacrifiait au patriotisme des répugnances et des intérêts, et couvrait le crédit de sa probité et

de sa science. Crémieux, Marie, Carnot, Bethmont négligeaient quelques jours, comme Lamartine, leurs ministères moins importants pour faire face aux nécessités générales et aux séditions incessantes dans le foyer de l'Hôtel de Ville, quartier général de la révolution. Marrast aussi infatigable que ferme, ne quittait ni jour ni nuit la table du conseil. Il rédigeait avec une précision soudaine et lumineuse, les préambules raisonnés, pendant que Crémieux et Marie rédigeaient les décrets, Lamartine les proclamations au peuple, à l'armée, à l'Europe.

XXXV.

En rentrant dans l'enceinte désormais évacuée par la sédition, Lamartine trouva ses collègues occupés à ces importants détails. ils respirèrent. ils jetèrent un regard de sécurité et d'espérance par les fenêtres, sur la place vidée de l'Hôtel de Ville.

Il était quatre heures après midi. Un rayon de soleil fendant les nuages de février, s'y réfléchissait sur les pavés humides, dans les flaques d'eau encore mêlée de sang autour de quelques cadavres de chevaux tués dont les boueurs débayaient les rues. Le drapeau tricolore avait repris sa place au-dessus de la statue d'Henri IV et flottait à toutes les fenêtres des maisons. Tout res-

pirait cette sérénité encore douteuse qui succède aux agitations populaires, et à laquelle on a peine à se fier même en l'éprouvant. Mais le peuple avait été trop sensible et trop sublime pour que l'espérance ne l'emportât pas sur l'inquiétude dans le cœur des membres du gouvernement. Dupont de l'Eure et Arago, étaient revenus dans l'après-midi, au bruit des périls qui menaçaient leurs collègues. On se réunit dans une petite pièce devenue libre par l'évacuation d'une partie de l'édifice, et l'on tint conseil secret entre les membres du gouvernement présents.

Le silence qui avait succédé au bruit, la sécurité à l'agitation, l'heure, le rayon de soleil, l'émotion qui ouvre le cœur, l'espérance qui aplanit tout, l'admiration pour ce peuple capable de se refréner et de se désarmer lui-même à la voix de quelques citoyens inconnus. tout était de nature à susciter dans l'âme ces grandes pensées qui jaillissent du cœur et qui sont la souveraine politique, parce qu'elles sont la souveraine nature et la souveraine vérité. L'instinct est le suprême législateur, celui qui l'écrit en loi, écrit sous la dictée de Dieu.

Les membres du gouvernement étaient tous sous l'empire de ces impressions. Nul moment ne pouvait être plus favorable pour donner par quelques grandes mesures son caractère, à la République. Elle devait répondre à cette magnanimité du peu-